

Recherches sociographiques



Léon DION, *Québec, 1945-2000, I. À la recherche du Québec*

Gilles Bourque

Volume 31, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056523ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056523ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, G. (1990). Compte rendu de [Léon DION, *Québec, 1945-2000, I. À la recherche du Québec*]. *Recherches sociographiques*, 31(2), 267–269.

<https://doi.org/10.7202/056523ar>

notre faim précisément là où il brille. Le paradigme marxiste écarté, alors que l'analyse concrète offerte y puise largement, nous ne voyons pas à quoi riment ces mutations de structure évacuée du poids des rapports sociaux impérialistes qui leur donnerait leur véritable sens. En d'autres termes, au-delà de ses références au structuralisme, le livre aurait gagné à se rendre au bout du chemin réel qu'il emprunte, au marxisme. Du reste, s'offraient également d'autres pistes nouvelles qui n'ont pas été envisagées ni retenues, en particulier celle qui voit dans l'État-providence un mode d'être («cybernétisation») des sociétés postmodernes. (Nous pensons aux écrits de Jean-Jacques Simard, Gilles Gagné, François Ewald, Michel Freitag, entre autres.) Quant à la question québécoise, les rares pages de la fin ne suffisent pas à satisfaire l'appétit aiguisé par l'avant-propos. Plutôt que le levier piégé de ce qu'il est convenu de tort d'appeler «l'État» québécois, on nous recommande de nous fier de préférence à l'autonomie et à la «capacité d'initiative des sujets sociaux dans la définition de leur propre existence au cœur du rapport de la société à l'État». (P. 224.)

Tout compte fait, ce livre est stimulant, les audaces de l'esprit valant mieux que la sécurité des sentiers battus!

Jean LAFONTANT

*Département de sociologie,
Université du Manitoba.*

Léon DION, *Québec, 1945-2000*, I. *À la recherche du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, 182 p.

Léon Dion se propose de produire, en quatre tomes, une large fresque de l'histoire sociale du Québec depuis la fin de la dernière guerre mondiale. Le premier sert d'introduction générale où l'auteur expose, à défaut «d'une théorie [et] d'une hypothèse générale qui expliqueraient, comme en un tour de main, toutes les situations que va présenter l'étude du Québec depuis 1945 jusqu'à l'an 2000», la «méthode d'analyse» du «systémisme» cybernétique. Cet ouvrage lui permettra en même temps de se situer par rapport à certaines des grandes questions qui hantent l'histoire québécoise durant cette période: le nationalisme et le traditionalisme, le progrès et la modernité. On ne se limite cependant pas à l'exposé des seules positions théoricoanalytiques de l'auteur. Il y entreprend sa quête de l'identité du peuple en réservant de longs passages à la production littéraire.

Il est évidemment impossible, sur la base de cette entrée en matière, de poser un diagnostic définitif sur le projet ambitieux du professeur. On doit cependant souligner au point de départ, j'oserais dire avant même d'aborder l'ouvrage, l'attention que soulève l'aventure d'un intellectuel qui a marqué de façon significative la réflexion sur la société québécoise ces dernières décennies. À juste titre, comme l'a fait Marcel RIOUX dans son introduction à *La question du Québec*, l'auteur n'hésite pas à adopter un ton personnel et à faire appel à son expérience. Il nous propose un essai essentiellement ouvert et non dogmatique qui n'entend pas se laisser encarcanner dans le corset trop étroit d'une thèse à

démontrer à tout prix ou d'une écriture positiviste qui tenterait de s'abriter sous l'aura de la chaire. Cela ne veut certes pas dire qu'il nous livre son journal personnel, mais que sa tentative de compréhension du Québec, tout en s'appuyant sur une perspective théoricoanalytique structurée, ne feint pas de s'abstraire elle-même de l'objet dont elle est condamnée à être partie prenante. L'auteur réfléchit sur le Québec à titre de Québécois, c'est là tout l'intérêt du volume.

Ce livre étant principalement consacré à l'exposition d'un projet, je me restreindrai à présenter quelques-unes des réflexions nécessairement provisoires que ne manquent pas de susciter ces premiers jalons d'un travail encore à parfaire. Du systémisme cybernétique qui servira de guide, au regard que posera l'auteur sur cette période de l'histoire, je n'entends faire aucune chicane puisqu'il s'agit là d'une perspective légitime, parmi d'autres. Je ne veux certes pas glisser ici vers une sorte de relativisme théorique. Il me semble cependant que dans ce genre particulier qu'est l'essai, l'arbre doit être jugé à ses fruits. Le survol de ce type d'ouvrages qui a foisonné durant les années soixante-dix, qu'ils soient d'inspiration culturaliste, structurofonctionnaliste ou néo-marxiste, peut facilement nous convaincre que la fécondité de l'exercice résulte non seulement de la richesse potentielle de l'angle théorique adopté, mais aussi, et parfois même souvent, des écarts et des débordements que se permet la raison au-delà des cadres trop étroits d'une théorie systématique.

L'apport principal de ce premier tome se situe ailleurs, dans la recherche de l'identité québécoise et de l'imaginaire national à laquelle se livre passionnément l'auteur, en regrettant avec raison « que la plupart des analystes sociaux ou négligent d'intégrer l'imaginaire dans leur appréhension de la société, ou encore ne lui réservent que quelques paragraphes hors textes ». Citant Anthony Wilden, dont l'approche de l'imaginaire s'inspire manifestement de la théorie des idéologies de Louis Althusser, il insiste sur la nécessité d'analyser « ces messages imaginaires au sujet des rapports réels ou, inversement, [ces] messages réels au sujet des rapports imaginaires ». Il scrutera ainsi les mythes de l'origine et de la destinée, les lieux de la mémoire et de l'avenir. Il fera ressortir avec justesse l'existence d'un imaginaire hanté par une identité incertaine et un destin tragique.

Le professeur tente en même temps de repérer les aspects fondamentaux de l'identité et de l'imaginaire québécois. « Catholiques et français, écrit-il, auxquels traits il faut ajouter celui d'habitant ou de cultivateur, tels, en effet, furent les fondements apparemment immuables de l'identité québécoise. » L'attachement à la terre serait le principal pôle de l'identité et encore aujourd'hui perdurerait une sorte de nostalgie de notre passé rural. Nous serions encore « redevables de cette conception rurale et paysanne de nous-mêmes ». En somme, après avoir étudié la littérature et les chansonniers, l'auteur affirme que la culture urbaine et industrielle « a peu contribué à renouveler et enrichir l'idée que les Québécois se font de leur patrie ». Selon lui, l'imaginaire québécois actuel ferait encore peu de cas « de réalités modernes comme la ville, l'écologie, l'industrie », etc. L'ouverture de l'imaginaire québécois à la modernité serait donc encore à faire.

Cette thèse rappelle celle de Fernand DUMONT qui, dans *La vigile du Québec*, insiste sur la nécessité de trouver un nouveau foyer de sens à la suite de la Révolution tranquille. Appliqué au Québec des années quatre-vingt-dix, ce type d'approche mérite d'être regardé de plus près. On peut le faire en deux temps. Dans un premier, il est possible de s'interroger sur la nature du corpus retenu par Dion. Il me semble, en effet, négliger une importante partie de la production artistique à partir de laquelle on pourrait démontrer que l'imaginaire de la modernité est bel et bien advenu dans la société québécoise. Les films de Denys Arcand, les

chansons de Michel Rivard, le théâtre de Michel Tremblay, les peintures de Jean-Paul Riopelle, voilà autant d'exemples, parmi d'autres, qui tendent à démontrer que l'identité et l'imaginaire se sont ouverts aux réalités urbaines. Il se peut cependant que cette divergence résulte, en un second temps, d'une différence de perspective. On peut se demander si l'approche implicite qu'adopte l'auteur ne prédétermine pas les conclusions de son analyse. Après avoir repéré un imaginaire traditionnel par définition fortement structuré et quasi unanimiste (la catholicité, la ruralité et la langue française), tout se passe comme s'il partait à la recherche d'un nouvel imaginaire, celui de la modernité, qui présenterait les mêmes caractéristiques que celui qui l'a précédé. Il risque de se condamner ainsi à ne pas reconnaître les aspects essentiellement pluriels d'une représentation du monde qui remplace l'unanimité par la pluralité, la conformité par le débat, la communauté par la complexité de la société.

Il serait possible de poursuivre longuement l'examen de ce livre. Ainsi la volonté de l'auteur d'opposer patriotisme et nationalisme, et celle d'utiliser le concept de changement plutôt que celui de progrès pourraient nous engager dans des considérations qui dépassent manifestement le mandat par définition limité d'un compte rendu. Il n'en reste pas moins que ces quelques lignes auront permis, je l'espère, de faire ressortir que l'ouvrage de Léon Dion a atteint le but qu'il s'était sans doute fixé, c'est-à-dire celui de susciter l'intérêt pour une démarche dont les résultats les plus riches sont à venir.

Gilles BOURQUE

*Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.*

Louis-Edmond HAMELIN et Micheline POTVIN (dirs), *L'avenir du Nord québécois : actes du Symposium international sur l'avenir du Nord québécois*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1989, xx + 275 p.

Jean Malaurie invita en 1969 des représentants autochtones de l'Arctique et des pays nordiques à prendre part au IV^e congrès international de la Fondation française des études nordiques. La conférence de Le Havre/Rouen fut le premier lieu de réunion internationale où ils discutèrent de sujets d'intérêts communs. Leur participation fut minime, ils ne purent qu'exprimer brièvement des opinions. On aurait pu croire que l'engagement des habitants du cercle polaire dans la politique (Groenland) et dans la gestion d'actifs financiers (Alaska, Nord québécois) leur aurait permis de prendre une part plus active dans le déroulement de tels congrès. Cependant, rien n'a changé. L'angle d'analyse tiers-mondiste et quart-mondiste aide à comprendre cette apparente incongruité. Ainsi, l'attitude de la majorité des non-autochtones collaborant à préparer ces événements semble refléter certains objectifs de pacification de la part d'anciennes entreprises coloniales. En revanche, si les mentalités ne bougent pas, le contexte politique et économique se transforme.

Dans notre monde éclaté par l'avènement des communications électroniques, dans notre village global, cette tentative de détente trouve une scène privilégiée dans la tenue de